

Quelque [i.e. quelques] souvenirs personnels

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **18 (1930)**

Heft 335

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-259982>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

toutes ces formes premières d'organisation de notre mouvement, elle dépense sans compter ses forces et ses dons, répand largement la semence de ses idées, prodigue ses initiatives, l'esprit ouvert, le cœur chaud, et, ce qui est rare, à la fois consciente de la nécessité de l'organisation féminine, et en même temps dépassant les cadres de ces organisations de toute sa riche et forte personnalité... Puis, à cette période d'intense activité surtout féminine, en succède une autre non moins remplie, et qui est marquée alors du signe de la collaboration masculine, à la Fédération abolitionniste que la mort seule lui fera quitter, et où elle prend une part active à la campagne de 1896 contre les maisons de tolérance; à la *Revue de morale sociale*, qu'elle contribue à fonder avec Louis Bridel et Auguste de Morsier, et dont elle fut secrétaire de rédaction; plus tard au *Signal*, journal semi-politique, semi-social, et à ce Groupe national, maintenant disparu, mais qui, même en admettant des femmes parmi ses membres, fut un temps assez fort pour envoyer, grâce à la représentation proportionnelle, deux députés défendre au Grand Conseil les principes de justice sociale qui sont encore à la base de tous nos mouvements actuels. Cette collaboration avec des esprits masculins, avec des hommes de valeur, elle l'a beaucoup appréciée, trouvant peut-être là des vues plus larges, une moins minutieuse préoccupation des détails, que dans les milieux uniquement féminins, et ces qualités masculines correspondant mieux à l'envol de son esprit, qu'impatientaient parfois la lenteur et la prudence des réalisations pratiques. C'est dans cette période également que, toujours avec Auguste de Morsier, elle crée l'Association genevoise pour le Suffrage féminin (1907), s'intéresse de très près à la Ligue d'Acheteurs fondée en Suisse après le Congrès de Genève (1908), à l'Union pour l'Art social, au journal *L'Essor*, dont elle fut même rédactrice par intérim, à différents mouvements sociaux et socialistes, aux organisations coopératives avec Alfred de Meuron, et notamment aux Commissions féminines, desquelles elle est un membre assidu et où elle apporte des idées neuves et heureuses comme celle d'une soirée récréative à offrir à tout le personnel, au mouvement pacifiste, en contribuant à fonder l'Union Mondiale de la Femme et en adhérant à la Ligue de Femmes pour la Paix et la Liberté, à la Société de secours mutuels de l'enseignement libre; à combien d'autres encore... Et pour elle, être membre d'une de ces Associations, ce n'est pas verser passivement une cotisation et figurer, tel un numéro, sur un registre: c'est porter un intérêt vivant, suggérer des idées, donner des conseils dès qu'on les demande, payer largement de sa personne...

* * *

Nous en oublions forcément, parmi toutes ces activités qu'elle a vivifiées de son esprit, et nous nous en excusons auprès de ceux de leurs représentants qui liront cet article. Mais il nous paraît que ce n'est pas en allongeant indéfiniment une sèche énumération que nous faisons le mieux revivre la magnifique personnalité de Camille Vidart, mais bien en disant aussi dans quel esprit elle accomplit tout ce travail.

Heureux ceux qui ont faim et soif de justice... Rarement, la parole biblique a été mieux appliquée. Car c'est parce qu'elle avait vraiment faim et soif de justice qu'elle a fait son œuvre. C'est, nous l'avons dit, et nous y insistons, par esprit de justice entre les sexes qu'elle a été féministe, suffragiste, convaincue et courageuse. C'est par esprit de justice envers les malheureuses mises hors la loi par un système inique qu'elle n'a cessé de travailler au sein de la Fédération abolitionniste, comme à l'Association du Sou Joséphine Butler; c'est par esprit de justice sociale qu'elle était coopératrice, voyant dans ce système un remède aux inégalités économiques; c'est son sens de justice qui l'a fait souffrir horriblement de la guerre; c'est par esprit de justice poussé logiquement jusqu'au bout qu'elle a été tout droit aux principes socialistes. Et cet esprit de justice, elle ne se bornait pas à le proclamer en théorie; elle le vivait dans les moindres détails de sa vie, s'indignant de toute sa chaleur de cœur contre les préjugés, les étroitesse, les compromissions qui foisonnent sur la route de quiconque touche à la vie publique. Et c'est cet idéal qui avait empreint si fortement son caractère, qui l'avait

faite si large, si accueillante à toutes les idées neuves, d'où qu'elles vinssent, parfois même sans examen critique suffisant, parce qu'était inné en elle ce sentiment qu'il était juste de tenir compte de tout effort vers la vérité. Personne moins qu'elle, il faut aussi le répéter, n'a été la femme d'une école, d'un groupe, d'une chapelle. Elle débordait tous les cadres. Elle avait foi en tout et en tous. Et c'est pourquoi on aurait rougi devant elle d'une mesquinerie, d'une jalousie, d'une pensée petite ou malveillante.

Mais peut-être justement parce qu'elle avait un si noble idéal, Camille Vidart n'a-t-elle pas eu de la vie tout ce qu'elle était en droit d'en attendre. Trop souvent, les réalisations incomplètes, les incapacités dont il faut tenir compte, les demi-solutions que l'on est obligé d'accepter, l'ont attristée et meurtrie. Trop souvent, l'élan, parfois insuffisamment raisonné de sa pensée et de son cœur, s'est heurté à la dure réalité des faits, ou à l'insuffisance des hommes et des femmes. Il ne faut pas en accuser sa nature de femme. Peut-être bien, eût-elle été un homme, que d'autres possibilités lui eussent été offertes pour déployer l'essor de ses initiatives, et certainement ses dons hors ligne eussent trouvé alors un emploi plus complet au service des autres. Mais je ne crois pas qu'elle en eût connu davantage la joie de la vie. Parce que c'est la noble rançon des âmes au-dessus de notre trempe humaine de viser toujours plus haut à l'inatteignable, et de souffrir de le voir toujours rabaisé à la médiocrité.

S'il est certain qu'elle a connu cette souffrance, je voudrais être aussi certaine qu'elle a éprouvé la joie — mais elle était trop modeste pour cela — de savoir le sillon de lumière qu'elle a laissé derrière elle, et qui éclaire notre route. Car ce n'est pas seulement sur des points précis et pratiques qu'il faut continuer l'œuvre de Camille Vidart; c'est de son esprit de largeur, de bonté, de générosité et de justice qu'il nous faut nous inspirer, nous tous et toutes, dont le deuil communie aujourd'hui avec celui de sa famille, de sa sœur surtout, compagne fidèle de sa vie intime. « Quand une vie noble, désintéressée et féconde est retranchée, la communauté tout entière est atteinte; c'est un deuil public », nous écrivait-elle elle-même, voici plus de vingt ans, à l'occasion d'un deuil personnel. Est-il une pensée qui puisse mieux s'appliquer à ce que, tous et toutes, nous ressentons aujourd'hui?...

E. Gd.

Quelques souvenirs personnels

C'était dans l'hiver de 1885 à 1886. Appelée à Lausanne l'année précédente, par le Conseil directeur de l'école, qui s'appela plus tard — du nom de son fondateur — Ecole Vinet, M^{lle} Vidart y était arrivée auréolée d'un grand prestige.

J'avais quinze ans et j'étais en première. Notre « volée », bruyante, babillarde, étourdie, se révélait pleine d'ardeur au travail et appréciait tout particulièrement les leçons de français. Je vois encore M^{lle} Vidart entrant dans notre salle aux longs pupitres noirs, au plafond bas, aux murs gris, mais égayée par un bon feu de cheminée. Grande, imposante, un peu anguleuse, vêtue d'une robe noire toute droite, en parfait contraste avec la hideuse mode d'alors qu'elle n'avait jamais consenti à adopter, elle roulait entre ses doigts les grosses perles noires de sa longue chaîne de montre. S'avancant d'un pas délibéré, elle montait sur l'estrade et commençait sa leçon; aussitôt nous étions captivées! Tout nous plaisait en elle: sa voix prenante, au timbre net, la façon qu'elle avait de prononcer lentement nos noms, ses yeux clairs qui semblaient lire dans notre conscience, ses questions si intelligemment posées auxquelles on ne pouvait répondre sans réflexion, son calme entraînant qui ne faisait jamais défaut, mais jamais non plus ne dépassait la mesure de l'entière sincérité.

Préférions-nous la rédaction, la lecture, la diction, la grammaire? Je ne sais: le dernier sujet abordé nous paraissait toujours le plus beau. Oh! les merveilleux poèmes en prose et en vers qu'elle trouvait à nous lire! Avec quelle joie nous les copions ensuite dans des cahiers religieusement conservés. Et comme nous nous évertuons — bien en vain, hélas! — à les réciter avec le même en-

thousiasme contenu. Le plus modeste récit, la plus banale description, composés en tirant la langue pour la leçon de rédaction, devenaient dignes d'intérêt lorsque notre difficile professeur nous entraînait à la recherche du terme propre, de la seule expression exacte.

Mais le triomphe de M^{lle} Vidart, c'étaient les leçons de grammaire historique et celles de racines grecques... Brachet et Dussouchet, vieux bouquin tombé dans l'oubli, jamais les modernes faiseurs de manuels ne vous égalèrent! A chaque page, une découverte — tandis qu'en flânant on descendait le cours des siècles, du latin au français de nos contemporains. Vieux français, naïf, souple et gracieux; français du grand siècle, austère et harmonieux; français des romantiques, tourmenté et expressif, comme nous vous avons compris et goûté, grâce à notre incomparable professeur! Et la sonorité mélodieuse des vocables grecs prononcés par elle, tandis que nous suivions dans le *Jardin des racines grecques!* Cette musique n'a pas cessé de chanter en nous.

Après la classe, nous sortions dans la grande cour aux platanes alignés. Pleines d'envie, nous regardions de loin M^{lle} Vidart se promener dans le jardin réservé aux professeurs, avec son amie que nous chérissions comme elle, notre jeune directrice, M^{lle} Sophie Godet. Elles avaient trente ans toutes les deux. Je les vois en pensée: l'une digne, un peu austère dans sa robe de deuil, l'autre petite et toute menue, sa gracieuse tête couronnée de merveilleux cheveux blonds, le regard aigu de ses yeux si bleus scrutant derrière son lorgnon les obscurs recoins du préau, où retentissaient les clameurs inhumaines de quelques petites qui juraient à « capitaine russe, partez »! Parfois, lorsque le soleil brillait, serrant son châle frileusement sur ses épaules, une femme un peu plus âgée les rejoignait. C'était M^{lle} Louise Secrétan, la fille du philosophe, qui devait nous ouvrir l'année suivante les trésors de sa souriante érudition.

Le samedi après-midi, dans la petite maison des Belles-Roches — modeste et accueillante — où elle partageait la vie d'une famille amie, M^{lle} Vidart réunissait sa première classe. Tandis que nous nous escrimions sur les affreux « ouvrages de nouvel-an », de rigueur en ces temps reculés, M^{lle} Vidart nous lisait *L'Étude*. Bientôt, tapisseries et broderies glissaient sur nos genoux. Derrière la vitre, la bise noire chassait de lourds nuages, mais nous contemplions l'azur profond du ciel de Troie et les flots céruléens de la mer Egée. Et nous vivions des heures divines, jusqu'au moment où le livre se fermait et où, toutes ahuries, nous nous retrouvions à Lausanne pour boire du thé et grignoter des zwiebacks. Ensuite nous causions. Avec quelle bonté et quel tact M^{lle} Vidart savait chasser de notre âme la timidité née d'un grand respect. Elle excellait à orienter la conversation, sans effort, vers de grands et nobles sujets. Aussi sortions-nous de chez elle bien décidées à faire de grandes choses...

Ah! le bon temps que c'était là! Elèves de trois femmes aussi distinguées, nous fûmes réellement des privilégiées. Et maintenant, la dernière de ces précieuses amies vient de nous quitter. Et c'est nous, ses petites élèves de naguère, qui sommes la vieille garde; c'est nous qui devrions savoir, à notre tour, guider les jeunes vers les sommets.

De-ci, De-là...

Après dix ans.

On nous écrit:

La presse genevoise vient de mentionner un jubilé tout à fait modeste, celui qu'a fêté la crémérie du Parc de la Grange. Nous pensons que le *Mouvement Féministe* doit s'associer aux félicitations et aux témoignages de reconnaissance manifestés à cette occasion.

Il y a, en effet, de la part de ceux des membres de la Ligue de femmes abstinences qui assurent régulièrement le service de cette crémérie, un travail si intéressant et si utile, qu'on ne saurait trop rappeler, après dix ans d'activité, que « ce que femme a voulu » (et cela dans l'œuvre dont nous parlons ici, comme dans beaucoup d'autres), elle l'a voulu avec tant d'ardeur et une si intelligente compréhension, que le succès a dépassé ce que l'on pouvait espérer.

Ose-t-on à cette occasion formuler une suggestion personnelle, afin que se continue ce mouvement en faveur de la crémérie abstinente ouvrière? C'est que ailleurs où se trouvent d'autres parcs publics et des emplacements appropriés, un Comité antiaicoïtique féminin crée également là des lieux de réconfort aussi délicieux pour des personnes isolées, des mamans, des écoles, des sociétés, etc. Pourquoi n'y instituerait-on pas aussi des productions musicales entièrement féminines?

J. B.

Une prison moderne.

Dans les montagnes de la Virginie occidentale se trouve une prison fédérale pour femmes. On dit qu'elle est une des plus remarquables du monde entier. Les prisonnières vivent dans des cottages, cultivent ce qui leur est nécessaire, préparent elles-mêmes leurs repas. On leur apprend des choses qu'elles n'ont jamais eu l'occasion d'apprendre auparavant; on leur apprend à bien faire les petits travaux qui contribuent à rendre leur home plus agréable. Elles apprennent à devenir de bonnes élèves. Les fondateurs de cette prison croient, évidemment, que lorsque quelqu'un sait ce que vaut le bon travail, il ne peut s'empêcher d'aimer ce bon travail; et on espère qu'au moment de sa libération, la prisonnière aura contracté l'habitude d'employer son énergie d'une façon constructive, et n'usera plus des procédés de sa vie d'autrefois.

Nous citons ici un extrait du journal *The Free Lance Star* (Frederiksburg, Va):

« Dispersées sur cinq cents arpents, s'élèvent trente-deux constructions de briques rouges, blanches et vertes alternées, qui constituent la première prison fédérale américaine pour les femmes. Pas un centime des sommes déjà dépensées n'a servi à construire des murs, des cellules, des fenêtres à solides barreaux de fer, à payer des gardiens armés, ou à acheter des uniformes qui indiquent que celles qui les portent sont des prisonnières. L'absence de tous ces éléments fait que cette prison réalise le rêve d'un sociologue. Quand une femme arrive à la prison, elle est conduite dans une salle du bâtiment de réception, où elle est interrogée et où son caractère est étudié par le médecin-psychologue de la prison. C'est sur le rapport de ce dernier que l'on se base pour fixer le genre de travail assigné à la prisonnière.

« Et cette prison est une institution érigée par les efforts de millions de membres de 14.000 clubs féminins. »

(D'après la *Weekly Unity*.)

Le Foyer « Zum Neuen Lindenhof »

de Zurich, destiné aux étudiantes, institutrices, employées de bureau, etc., et dont nous avons annoncé en son temps la création, nous prie d'informer nos lectrices que, durant la période des vacances universitaires (mi-juillet à fin octobre), des hôtes féminins de passage à Zurich sont reçues à des conditions avantageuses (3 et 4 fr. la chambre avec petit déjeuner, 7 fr. 50 et 8 fr. 50 le prix de pension par jour et par personne). Il s'agit, on le sait, d'une maison toute moderne, confortable (eau courante dans les chambres), avec jardin, tennis, dans une situation splendide et tranquille, et cependant à proximité de deux lignes de trams.

Sans doute, des voyageuses de passage à Zurich, ou des femmes désireuses de faire pendant leurs vacances un séjour dans la grande ville suisse-allemande, trouveront-elles avantage à loger au *Neuen Lindenhof*. Demander tous renseignements à la direction, Kantstrasse, 20, Zurich 7.

Une nouvelle bibliothèque populaire.

Nous avons trop souvent, dans nos colonnes, vanté le système des bibliothèques populaires américaines, pour ne pas féliciter le Conseil administratif de la ville de Genève de la décision qu'il vient de prendre d'ouvrir, pour une année d'essai, une « bibliothèque populaire moderne », qui mettra à la portée des ouvriers et des travailleurs en général des ouvrages, non seulement d'amusement, comme c'était le cas jusqu'ici dans les bibliothèques populaires municipales, mais encore de vulgarisation et de développement intellectuel. Et du point de vue strictement féministe, il est intéressant de relever, premièrement que le féminisme est au rang des disciplines intellectuelles qui seront représentées dans cette bibliothèque, et deuxièmement que c'est une femme, M^{lle} Rivier, élève de l'École sociale de Genève, qui a été placée à sa tête, avec la collaboration, comme bibliothécaire-adjoint, d'un fidèle partisan de notre cause depuis toujours, M. Ed. Dufour.